

3^e Année - N° 112.

Le numéro : 25 centimes

7 Décembre 1916.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

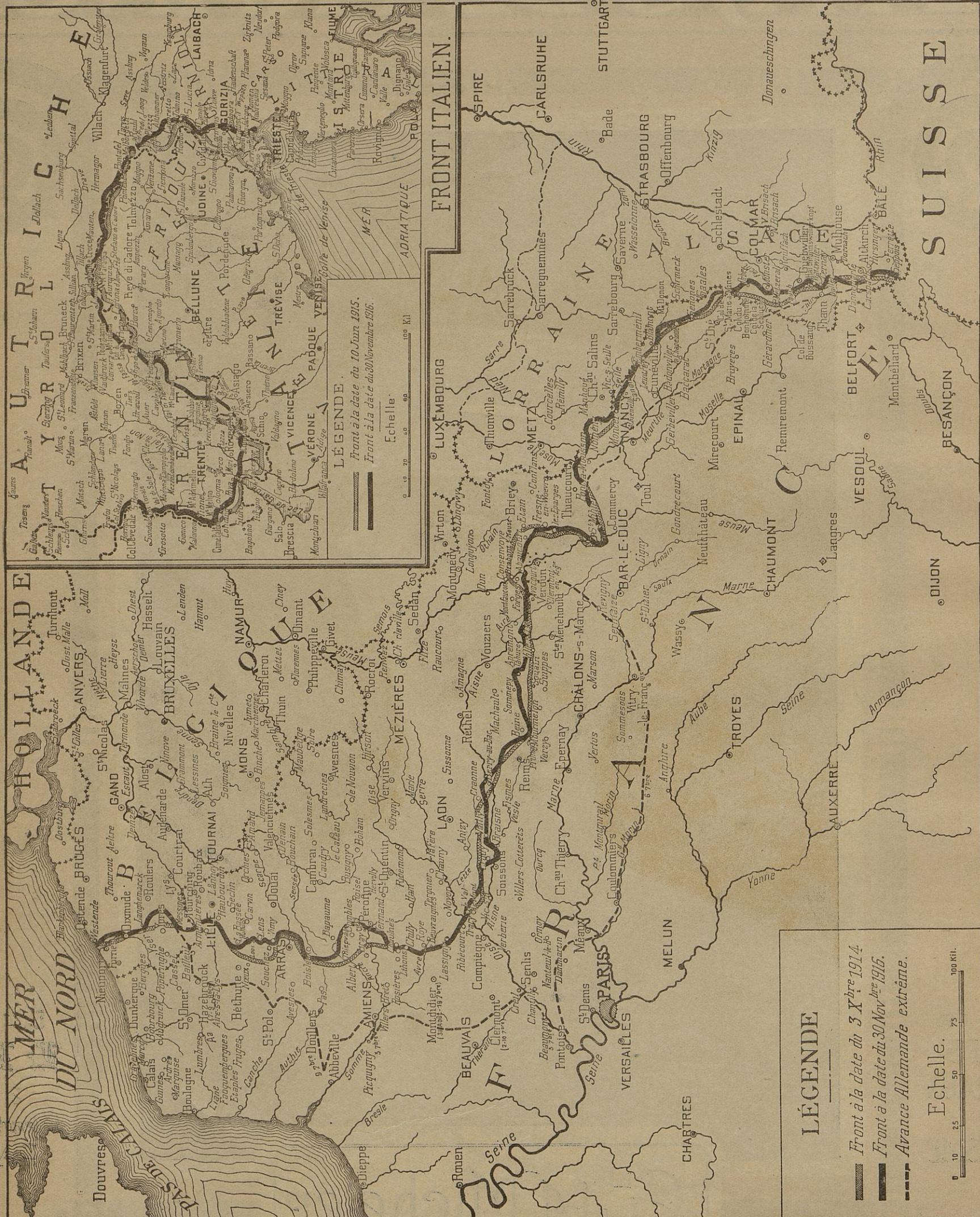
G^{al} J.A. Micheler

Abonnement pour la France ... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 23 au 30 Novembre

Si la guerre a été peu active sur terre du 23 au 30, il n'en a pas été de même dans les airs. Dans tous les secteurs du front de la Somme, les avions britanniques et les nôtres n'ont cessé de rendre les plus signalés services au commandement, ainsi qu'en témoignent les communiqués. Mais un événement domine tous les faits de guerre aérienne de cette période : c'est le nouveau raid effectué par des zeppelins sur l'Angleterre. Dans la soirée du 27, entre 10 et 11 heures, un groupe d'aéronefs apparut au-dessus du littoral, dans les comtés de Yorkshire et de Durham. Les projecteurs, les défenses antiaériennes, les avions de nos alliés entrèrent aussitôt en action. Cependant, les pirates jetaient leurs bombes sur différents points du territoire survolé et se hâtaient de regagner le large. L'un deux, un peu avant d'arriver au-dessus de la mer, dans le Durham, fut repéré par les projecteurs dont les faisceaux ne le quittèrent plus : un avion et les canons de la côte ouvrirent le feu sur lui ; on le vit aussitôt tomber en flammes dans la mer. Il s'était écoulé seulement six minutes depuis le moment où il avait été découvert dans le ciel par les projecteurs. Un autre zeppelin fut abattu un peu plus tard, mais la fin de celui-là fut accompagnée d'assez nombreuses péripéties. Il était 5 h. 45 du matin lorsque, ayant rempli sa criminelle mission dans le comté de Norfolk, il s'en retournait vers la mer, voguant à très grande hauteur. Il devait avoir été touché par les obus, car il naviguait visiblement avec difficulté. Il atteignit cependant la mer du Nord, et les projecteurs l'avaient perdu, lorsqu'un groupe d'hydravions de nos alliés lui barra la route et manœuvra de manière à le cerner. Dès lors, c'en était fait de lui. Les spectateurs, qui, du rivage, assistaient au combat, le virent, au bout de quelques minutes, se ployer, se tordre, prendre feu et tomber dans les flots.

Le recensement des victimes et des dégâts faits par cette nouvelle expédition prouve une fois de plus l'inefficacité complète de l'action des zeppelins au point de vue du résultat que les Boches se flattent d'atteindre. Il y a eu plus de cent bombes lancées : deux zeppelins ont été détruits, et leurs équipages ont péri jusqu'au dernier homme ; cela a « rapporté » 17 victimes, dont 16 blessés et une femme morte de saisissement : tous étaient des civils. Quant aux dégâts, une trentaine d'habitations particulières, cottages ou autres maisons de peu d'importance, furent plus ou moins endommagés. Le bilan de cette affaire, en somme, se solda, comme celui des précédentes, par de lourdes pertes pour l'Allemagne. Ce raid était le quarante et unième. Aucun des quarante qui l'ont précédé n'a causé le moindre dommage aux établissements militaires de nos alliés. Du 19 janvier 1915 au 23 septembre dernier, les zeppelins avaient fait en Angleterre 1,282 victimes, dont 374 tués et 908 blessés ; toutes d'ailleurs étaient des civils, en majorité des femmes et des enfants. Ces résultats ont coûté aux Allemands treize dirigeables détruits, en général avec leurs équipages, et cinq gravement avariés.

Les Allemands étaient ce jour-là dans une série noire. Dans la matinée du 28, entre 11 heures et midi, un taube vint survoler Londres sans être aperçu grâce à la brume au-dessus de laquelle il planait à une très grande hauteur. Après avoir jeté sur la capitale six bombes qui ne firent que 9 blessés et ne causèrent que des dégâts insignifiants, il s'en retourna sans encombre, mais il se fit capturer par nos hydravions aux environs de Dunkerque et les deux officiers qui le montaient furent faits prisonniers.

Ne quittons pas l'Angleterre sans enregistrer la nouvelle qui nous parvient d'un changement important dans le haut commandement naval britannique. L'amiral Jellicoe, devenant premier lord de l'Amirauté, cède le commandement de l'armée navale du Nord à l'amiral Beatty, que la flotte considère comme un second Nelson.

Les communiqués nous apprennent que l'artillerie ennemie travaille toujours rageusement contre le secteur Douaumont-Vaux : décidément les Boches ne se résignent pas plus à la perte de Vaux qu'à celle de Douaumont. Cela s'explique par la situation du fort de Vaux par rapport à la Woëvre. Mais nos troupes ne sont pas disposées à le leur laisser reprendre. Depuis que nous l'avons reconquis, il a dû d'ailleurs être mis en état de résister à toutes les attaques éventuelles de l'armée du kronprinz. Il n'était pas trop abîmé ; lorsque, le 2 novembre dernier, nos troupes firent irruption dans son enceinte, ils le trouvèrent presque vide de défenseurs : la garnison l'avait évacué sans prendre le temps d'en faire sauter les parties

essentielles comme elle le projetait. Cette intention a été révélée par la découverte de mines et de fougasses que nos troupes trouvèrent intactes. L'extérieur du fort avait à peine souffert : seule une galerie était détruite. A l'intérieur, notre artillerie a renouvelé les ravages qu'y avait faits celle des Allemands ; les murs d'escarpe et de contre-escarpe, quelques parties de la superstructure en avaient éprouvé les terribles effets ; les fossés étaient presque comblés de terre et de matériaux écroulés. Le fort était donc resté en assez bon état et parfaitement utilisable. Quelques réparations lui rendront toute sa capacité défensive qui, espérons-le, ne lui servira plus à rien. Les Allemands avaient commencé à creuser sous le fort une galerie qui devait le relier à leurs lignes : ils l'exécutaient à l'aide d'une perceuse électrique du plus récent modèle dont nous ferons le meilleur usage. Les couloirs et escaliers reliant les coffres ou tourelles qui flanquent l'ouvrage principal, lors du siège par les Allemands, ont été le théâtre de luttes à la grenade, dont les traces couvrent les marches et les murailles. Les Boches n'ont pas eu le temps, en évacuant le fort, d'emporter toutes leurs munitions ni leurs vivres, et nos soldats y trouvèrent à profusion du biscuit, des boîtes de « singe », ainsi qu'une quantité de bouteilles d'eau minérale, qui devaient pallier au besoin à la disette d'eau des citerne qui fut si funeste au commandant Raynal. Les officiers avaient à leur disposition d'autres liquides : des bouteilles retrouvées vides en font foi ; mais les soldats devaient manquer de boissons fermentées, si l'on en juge par un croquis tracé à la craie sur un mur par quelque Bavarois nostalgique, et représentant un tonneau de bière, avec cette inscription : *München 2/8/16, 100 H. B.*, ce qui signifie, dit le correspondant qui nous donne ce renseignement : *München, 100 hectolitres de bière*. Quel poète nous dira : « A quoi rêvent les Boches ? »

Le temps a continué à être très mauvais sur le front de la Somme ; le pays est couvert d'une boue liquide qui s'oppose à tout mouvement important de troupes et à tout déplacement de matériel. Les choses donc sont restées, sur le front britannique, sensiblement dans le même état que pendant la période précédente. L'artillerie et l'aviation s'entraident pour travailler, dans la mesure où l'état du terrain le permet, contre les positions ennemis ; les pièces boches répondent à celles de nos alliés et aux nôtres. Les communiqués n'enregistrent guère que ces duels et les batailles entre avions, qui depuis quelque temps se multiplient.

Les seules actions d'infanterie sur le front britannique sont des coups de main tentés avec plus ou moins de bonheur contre les lignes boches. Les Boches, de leur côté, effectuent quelques tentatives qui n'ont aucun succès.

Même stagnation sur le front français de la Somme. Les Allemands tirent à force sur nos positions, surtout dans les régions d'Ablaincourt, de Biaches, de Pressoir.

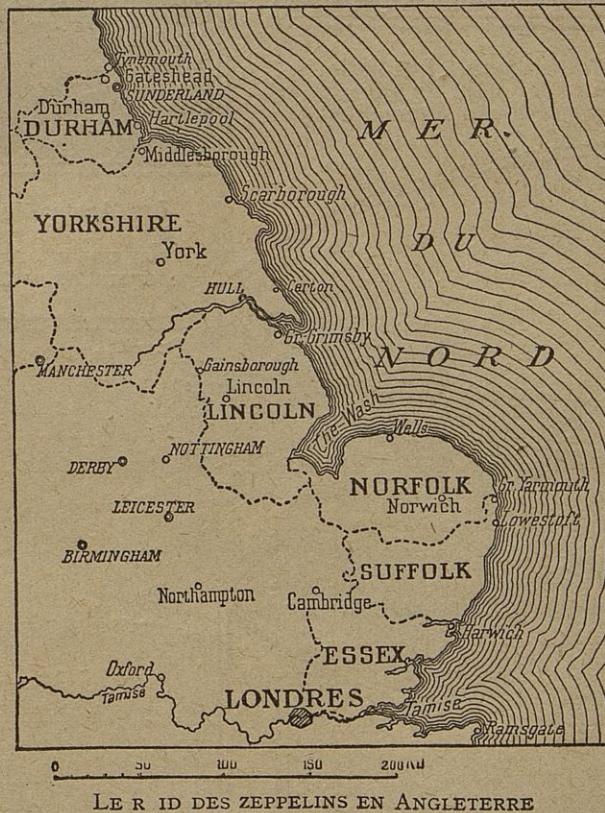
NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL ALFRED MICHELER

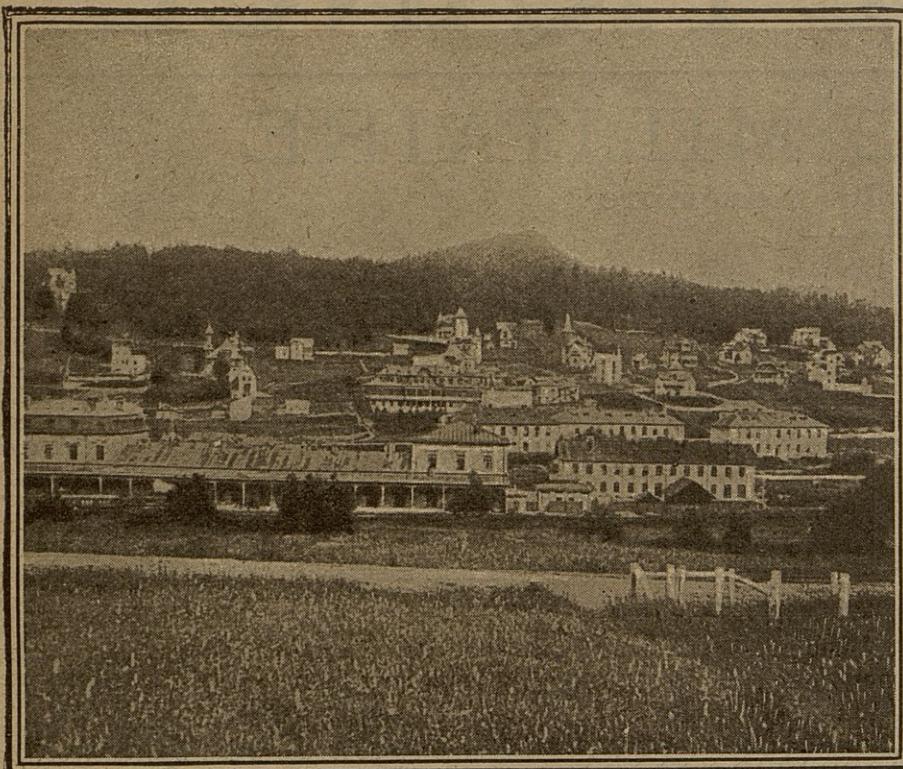
Le commandant en chef de la 10^e armée, au sud de la Somme, est né à Phalsbourg en 1861 ; il appartient à une vieille famille alsacienne qui a donné plusieurs généraux à la France ; son père est mort général de division à Grenoble ; c'est au lycée de cette ville qu'il fit ses études. Il entra à Saint-Cyr en 1880, sortit dans les premiers rangs et fit sa carrière dans l'infanterie. Élève de l'École de guerre, puis du Centre des hautes études militaires, « l'École des Maréchaux », d'où il sortit premier, la guerre le trouva colonel du 29^e d'infanterie à Autun. Chef d'état-major du 6^e corps, il fut nommé général de brigade en décembre 1914 et remplit les fonctions de chef d'état-major de la 1^e armée, que commandait le général Roques, jusqu'en juillet 1915, date à laquelle il fut promu général de division. A la tête de la 53^e division, il prit part à la bataille de Champagne et enleva la position de l'Ahure.

Le général Alfred Micheler fut mis, le 28 mars 1916, à la tête du 38^e corps d'armée. Il n'y resta pas longtemps. Appelé auprès du général Foch comme général adjoint du commandant du groupe d'armées du Nord, il fut nommé le même jour commandant de la 10^e armée. La partie brillante qu'il a prise à l'offensive de la Somme lui a valu la cravate de commandeur de la Légion d'honneur et l'ordre du Bain.

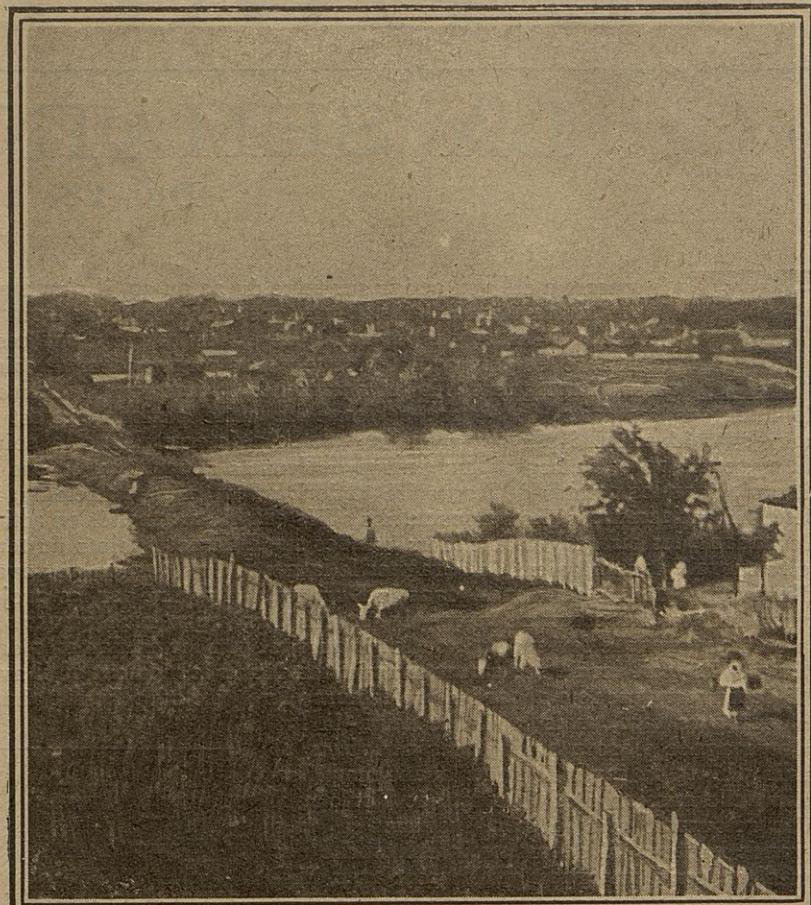
Le général Micheler a eu deux frères ; l'un, blessé à Sedan, est mort colonel ; l'autre, commandant d'un corps d'armée, a été blessé en Argonne ; nous avons publié sa photographie sur la couverture du n° 88 du Pays de France.



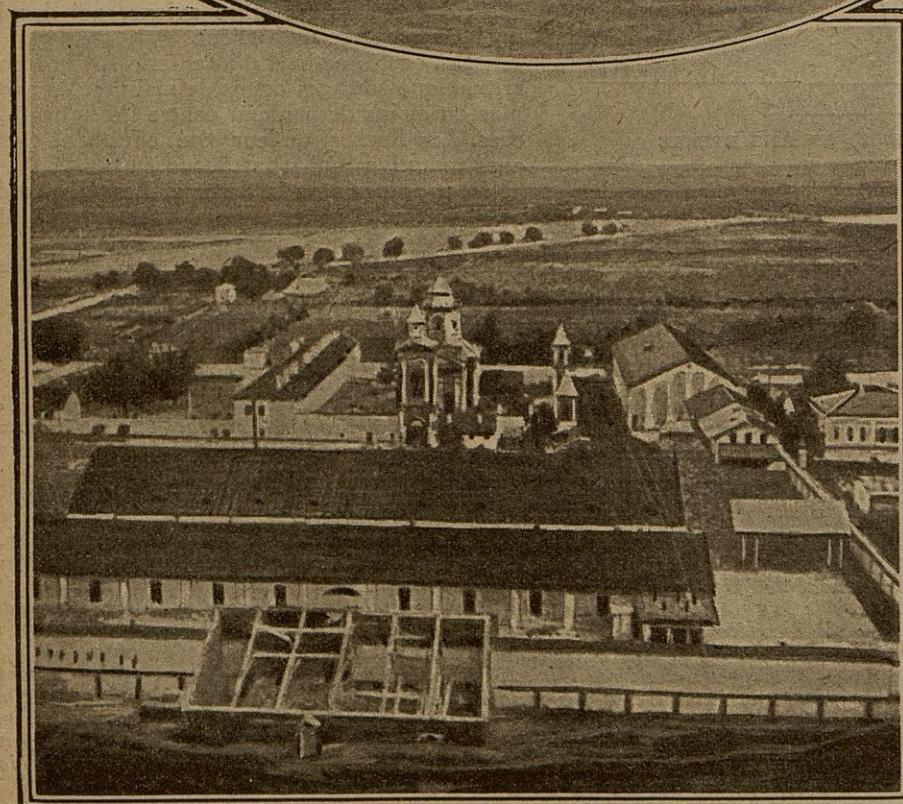
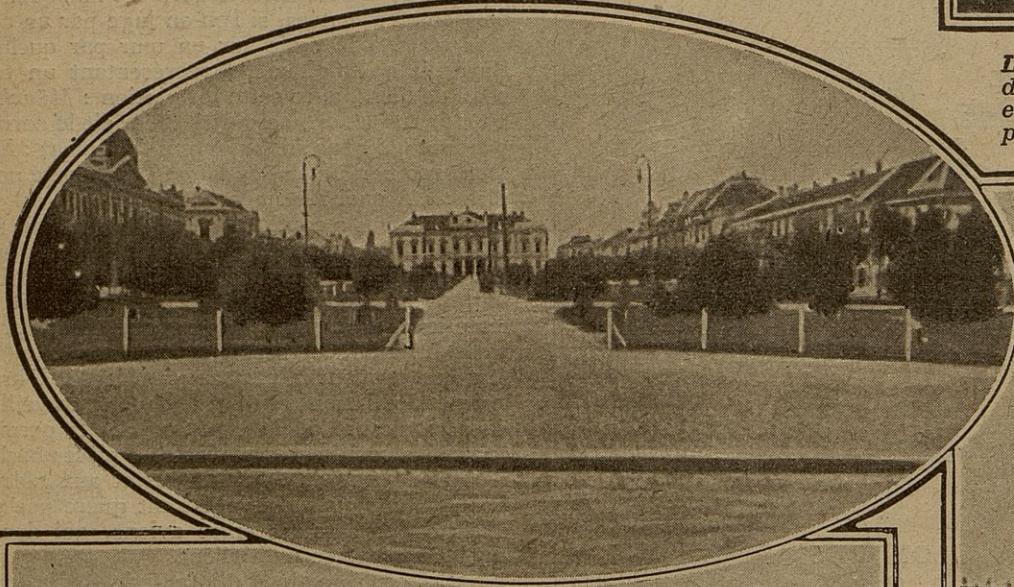
LA GUERRE EN ROUMANIE



Un des premiers objectifs de l'offensive de Falkenhayn fut la ville de Prédeal, que représente notre photographie, car c'est un centre important, à la tête d'un des passages donnant accès en Roumanie.



Les Austro-Allemands ont envahi la petite Valachie, pays de grandes ressources agricoles dont l'occupation est pour eux une affaire avantageuse. Cette vue de la ville de Bailescu permet de se faire une idée de l'aspect général de la contrée.



Les troupes des empires centraux, momentanément supérieures en nombre à nos alliés, ont pénétré en Roumanie où ils comptent trouver du blé et du pétrole dont ils sont actuellement privés. Nos photographies sont prises dans différentes régions. A gauche, c'est Bucovetul, sur le Jil, près de la ville de Craiova (à droite). Dans le médaillon : Turnu-Séverin sur le Danube, en aval d'Orsova.

LA LUTTE DEVANT VERDUN



Nos poilus ont enlevé la tranchée et son délabrement atteste qu'ils ne l'ont pas eue sans peine. Aussi s'occupent-ils de la mettre en état, ainsi qu'on le voit dans le médaillon.



Sur le front de Verdun, rétabli par la brillante offensive de nos troupes le 24 octobre, se succèdent plusieurs bois dont la mitraille a depuis longtemps fauché les arbres, mais qui étaient néanmoins d'excellents points d'appui pour les Allemands. Le bois Fumin était un de ceux-là. Il était, comme de juste, si orné de tranchées formidables. Notre photographie en montre une dont les parois étaient garanties par des sacs de terre superposés et dont le parapet était surmonté de solides caissons remplis de terre.

UN VOYAGE D'ÉPOPÉE

Le transport par mer de l'armée serbe aux soins de la marine française

Parmi les hauts faits de cette guerre si étonnamment riche en prodiges, il en est un qui mérite une place à part.

C'est le tour de force effectué par la marine française en ce qui concerne l'armée serbe, tour de force accompli dans des conditions de secret si bien et si rigoureusement observé que jusqu'ici il n'avait pas été possible de rendre à nos marins l'hommage qu'ils méritaient.

C'est cet hommage que l'on trouvera ici.

Jamais, peut-être, un problème plus difficile, plus angoissant ne s'était posé. Jamais, certainement, aucune marine n'avait eu à le résoudre. La difficulté se doublait encore du fait qu'il fallait agir vite, et agir dans le plus grand secret possible, à heure fixe.

En décembre 1915, une armée, mieux encore, un peuple entier battait en retraite devant l'invasion la plus sauvage, la plus brutale, la plus barbairement ordonnée qu'ait encore connue l'histoire. Littéralement écrasée, la Serbie entière reculait devant les Germano-Bulgares. Retraite abominable, qui jetait un peuple moribond, une armée épuisée à travers la sauvagerie des montagnes albanaises, puis, de là, les acculait à la mer. Les Austro-Balkaniques avaient espéré

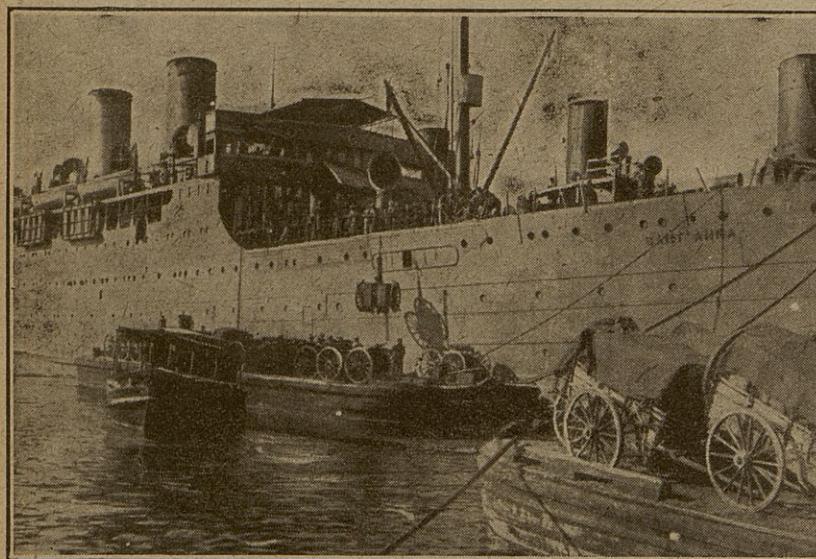
FEMME ET ENFANTS SERBES A CORFOU

d'abord tuer la Serbie chez elle ; puis, le coup manqué, la détruire aux passages albanais ; puis, ce nouveau coup encore manqué, la noyer dans les eaux de l'Adriatique. A cette dernière étape il ne semblait, en effet, plus y avoir aucun moyen de salut.

Mais, sur cette mer Adriatique, veillaient les marines française et italienne.

Dès qu'ils apparurent à Saint-Jean-de-Medua, puis à Durazzo, ville sur laquelle les rejeta la rude pression impitoyable des Autrichiens, les Serbes virent se profiler sur mer les navires battant pavillons tricolores : navires de guerre dont les canons à longue portée arrêtaient le pourchasse enragé des bourreaux germaniques ; navires de commerce qui, malgré toute absence de protection, malgré les innombrables périls des mines, des écueils et des sous-marins, se présentaient en transporteurs.

Embarquement épique et lamentable de ce peuple en fuite, de cette armée en ruine ; véritable page grandiose qu'écrivirent là nos vaillants matelots. Sous le feu de l'ennemi installé à terre, au mépris des sous-marins autrichiens



EMBARQUEMENT DE MATERIEL A DESTINATION DE SALONIQUE

errant à bonne portée, à travers les champs de mines semées au hasard par un implacable adversaire, les Serbes furent quand même, hommes, femmes, enfants, canons, animaux, bagages, installés à bord des paquebots, des cargos et un va-et-vient terriblement dangereux s'établit entre la côte albanaise et la tranquille rade de la printanière Corfou.

Le 20 février 1916, 100.000 soldats serbes étaient ainsi passés à Corfou ; plusieurs milliers avaient même été conduits plus loin, à Bizerte ; d'autres encore plus loin, en Corse, au Frioul.

En avril, cette armée désespérée avait retrouvé sa santé physique ; elle était rééquipée, réarmée et ne demandait qu'une chose : reprendre la lutte contre l'ennemi commun, reconquérir le territoire de la patrie serbe. Le haut

commandement allié de l'armée d'Orient ne pouvait trouver contingent meilleur, troupes plus ardentes.

UN CHEMIN PÉRILLEUX

Mais Corfou n'est pas à côté de Salonique, et c'était à Salonique que devait se faire l'offensive par l'attaque du front de Macédoine.

Comment envisager ce dangereux transport ?

Certains préconisaient le trajet qui pouvait paraître le plus sûr, parce que le moins long sur mer : c'était le passage par mer de Corfou à Patras, et — conformément au traité d'alliance gréco-serbe — le transport de l'armée serbe par la voie ferrée Patras-Corinthe-Athènes-Salonique. D'autres pensaient que, pour économiser le temps des embarquements et des débarquements, on pourrait, par mer, prendre la route suivante : Corfou-Patras-golfe de Corinthe-canal de Corinthe, et, de là, la mer Egée jusqu'à Salonique. Ces deux projets durent être abandonnés presque aussitôt que formés tant à cause du peu de bon vouloir montré par le gouvernement grec que pour des raisons de difficultés matérielles.

Restait donc le transport total par voie de mer, la route ordinaire des paquebots par laquelle, en temps de paix, on peut aller de Corfou à Salonique.

Route évidemment plus longue que les précédentes : 650 milles marins, c'est-à-dire douze cents kilomètres, ce qui représente un gros trajet.

Gros surtout si l'on considère l'objet à transporter.

Cet objet était une armée de 100.000 hommes accompagnés par 33.000 chevaux, par 5.500 camions et voitures automobiles et par un matériel d'équipement, d'armement, de munitions, de campement et de provisions dont le total général donnait 106.000 mètres cubes de matériel.

Quant aux engins de transport, ils étaient constitués par cinq grands croiseurs auxiliaires et quinze transports affrétés, soit vingt navires battant pavillon français auxquels s'ajoutaient huit transports-écuries fournis par l'Italie et l'Angleterre. En outre, vingt-deux transports étaient chargés du ravitaillement. Le tout sous les ordres de l'amiral de Gueydon.

Le trajet lui-même était des plus inquiétants.

Sur les 650 milles marins à parcourir, 140 se trouvaient longer de très près des littoraux extrêmement peu sûrs, au voisinage immédiat de bases, d'ailleurs inconnues, préparées sournoisement par des sous-marins ennemis, utilisant les fonds d'une côte tout à fait propice au mouillage des mines automatiques. Les îles Ioniennes, les Cyclades, les trois golfs du Péloponèse offrent tous les abris possibles à des pirates décidés. Et, sur une traversée qui devait durer au maximum 55 heures, au minimum 47, ces pirates pouvaient être tentés d'essayer un coup redoutable.

Un pareil coup eût été une catastrophe matérielle et une catastrophe morale. Or une semblable opération devait absolument réussir et réussir entièrement, sans même un accroc.

Immédiatement, un travail préalable écrasant fut arrêté et établi. Ce travail consistait à nettoyer la route suivie, et non seulement à la nettoyer, mais à la maintenir libre, elle et tous ses alentours. Une escadre entière, escadre



SERBE ET CHASSEUR FRANÇAIS A CORFOU



SOLDATS SERBES MUNIS DE LA CEINTURE DE SAUVETAGE

spéciale comprenant 150 bâtiments de flottille, dragueurs, patrouilleurs, chalutiers, torpilleurs, fut mobilisée sous la protection de l'armée navale tout entière concentrée dans une nouvelle base choisie à cet effet.

Cette concentration avait un autre but : si l'escadre autrichienne avait eu enfin l'idée de sortir pour venir gêner l'opération ! Mais cette éventualité resta une hypothèse : l'escadre autrichienne ne bougea pas.

Maintenant, il ne faut pas oublier que la gigantesque entreprise de ce transport était une opération de surplus dans l'ensemble des opérations dont la Méditerranée était alors le théâtre : opérations multiples, toutes au moins aussi urgentes, au moins aussi délicates. D'abord l'entretien et le renforcement du front de Salonique exigeaient déjà par eux-mêmes une prodigieuse activité, un

prodigieux mouvement : c'était un chassé-croisé incessant de navires transportant des troupes de Mytilène à Fréjus, de Gabès à Mytilène, de Djibouti, de Madagascar même à Salonique. En outre, des troupes venaient d'Indo-Chine en France ; arrivant de bien plus loin encore, des troupes russes passaient par Port-Saïd en route vers Marseille.

D'autre part, cette même armée de Salonique exigeait un ravitaillement quotidien qui dépassait alors plus de 10.000 mètres cubes par semaine. Et l'armée serbe de Corfou elle-même avait besoin, dans son île et par semaine, de 2.500 mètres cubes de ravitaillement.

On peut ainsi se rendre compte du formidable mouvement dont la Méditerranée était déjà le théâtre et auquel ce transport de l'armée serbe allait donner un surcroît d'activité et, naturellement, de périls.

UN VOYAGE MAGNIFIQUE

Le transport de l'armée serbe commença le 8 avril ; il fut terminé le 30 mai.

Au total, ce transport dura 3.000 heures de voyage, 3.000 heures dont chaque seconde cachait un péril mortel.

Or, pas un navire, non seulement ne fut attaqué, mais ne fut même inquiété.

Cette phrase, en apparence si simple, cache sous quelques mots un labeur exténuant dont on peut à peine se faire une idée approchée en réfléchissant avec attention.

Ainsi, 50 navires de transport, naviguant pendant 3.000 heures dans une mer où un ennemi sournois possédait des sous-marins, des bases commodes, des espions innombrables, toute une organisation dissimulée, purent aller, venir, retourner, sans que jamais l'un d'eux eût à concevoir une minute d'inquiétude ! Se rend-on compte de la vie que durant mener, pendant ces deux mois, les 150 petits bâtiments de flottille attachés à l'expédition ?

Chasses, dragages de mines, poursuites, patrouilles, recoupage de routes, arraisonnements des neutres suspects, visites inopinées des bases possibles, ce fut une vie exténuante et frénétique.

Et l'ennemi était aux aguets : dès avant que l'expédition ne fut mise en train, de nombreux sous-marins avaient été signalés ; pourchassés, ils disparurent un à un. On ne les vit plus ; ou du moins ceux qu'on vit ne firent qu'apparaître et disparaître sans rien tenter, uniquement pressés de se mettre eux-mêmes en sûreté.

Or, comme il n'y a pas de procédés infaillibles qui protègent un paquebot ou un navire quelconque contre l'attaque d'un sous-marin, il faut bien reconnaître que si les sous-marins germaniques embusqués sur la route des Serbes ne se montrèrent pas, c'est qu'ils se sentaient bien trop sérieusement surveillés par des bâtiments dont le tonnage, la vitesse et les engins de destruction faisaient pour ces navires des adversaires extrêmement sérieux. Connaissant les officiers et les équipages des sous-marins austro-allemands comme nous avons maintenant appris à les connaître, nous devons bien penser qu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour se mêler à l'opération. La constatation de leur échec absolu et total est donc le plus bel éloge qui puisse être adressé aux commandants des vaillantes petites unités dont le labeur, l'endurance, l'initiative et le sens marin ont coupé court radicalement à toute tentative de torpillage.

On peut dire aujourd'hui comment l'amiral de Gueydon avait organisé le voyage des bâtiments qui transportaient l'armée serbe. Chaque convoi était composé de trois ou quatre grands paquebots ; en tête marchait un torpilleur faisant office de pilote ; deux râteaux de chalutiers balayaient la mer en avant et en arrière du convoi ; leur rôle était de détruire les mines que des sous-marins ennemis avaient pu mouiller sur le trajet difficile qu'avaient à accomplir les

navires et à arrêter toute attaque des submersibles : ces chalutiers devaient rester constamment en vue des paquebots. Enfin, un de nos destroyers à grande vitesse allait et venait d'un bout à l'autre du convoi, comme un chien de berger surveillant le troupeau.

Chalutiers et destroyers pouvaient être remplacés pendant le parcours par d'autres bateaux du même type placés en réserve dans les ports qui se trouvaient sur le passage.

Enfin, à Salonique, les grands paquebots ne pouvant venir à quai, des transbordeurs étaient réunis en assez grand nombre pour débarquer hommes de troupe, animaux et matériel.

Grâce à ces mesures sagement prises et exécutées avec la merveilleuse discipline de nos marins, il n'y eut, nous l'avons dit, aucune perte à déplorer.

Sécurité, ordre, méthode et célérité : voilà les quatre mots qui peuvent être employés pour caractériser le transport de l'armée serbe.

Deux chiffres, particulièrement éloquents, serviront de commentaires sans réplique. Le haut commandement avait prévu un délai de neuf semaines pour

effectuer ce transport ; il fut terminé en sept semaines au lieu de neuf, soit un gain de quinze jours. Le haut commandement avait prévu un total de 76 voyages pour terminer l'opération ; elle fut exécutée en 57 voyages, soit un gain de 19 voyages, gain de charbon non brûlé, gain de matériel flottant non utilisé. Ce sont là les conditions les meilleures que réclame la guerre moderne.

Tout marcha d'ailleurs mieux et plus vite qu'on ne le pensait, puisque le débarquement de mille hommes à l'heure à la base serbe de Mikra, à l'arrivée, constitue un record. Le splendide élan de cette armée lancée à la conquête de son sol natal, et particulièrement la prise de Monastir, montrent mieux que tous les commentaires quel rôle jouent les Serbes dans la campagne nouvelle.

Aussi convient-il de rendre un hommage éclatant à la marine française qui a mené à bien avec ce succès triomphal une tâche pareille.

LE RÔLE DÉCISIF DE LA MARINE FRANÇAISE

Notre marine française, l'opinion publique ne lui rend pas la justice qui lui est due : sa tâche est formidable et elle est ingrate. Entourés de périls sans cesse renouvelés, nos marins travaillent en silence sans avoir jamais la récompense de la bataille ; l'ennemi, sans cesse replié sur lui-même, leur refuse le combat. Nettoyeurs des mers, dragueurs de mines, convoyeurs, transporteurs, ravitaillateurs du pays tout entier, nos marins sont toujours à la peine et jamais à la gloire.

En toute saison, par tous les temps, notre marine veille sans repos à la sécurité des grandes routes maritimes sur lesquelles ne cessent de voguer les transports de toutes sortes : troupes venant d'Angleterre, troupes venant d'Algérie, des Indes, de l'Extrême-Orient, se rendent à leurs destinations respectives, sous leur protection, qui s'étend d'ailleurs aux bâtiments de commerce.

Un grand chef de la marine a prononcé ces deux mots que toute la France devrait connaître : « Abnégation totale du personnel ; surenchère d'écrasant labeur ».

Ces deux mots sont à retenir et à répéter.

Et ce merveilleux transport de l'armée serbe, auquel les Serbes se sont prêts avec un parfait entrain et un puissant esprit de discipline, et pour lequel nos alliés Anglais et Italiens ont soulagé sur d'autres points le travail de la marine française pendant le laps de temps nécessaire, est une opération dont il convient de dire hautement tout l'incomparable mérite.

GEORGES G.-TOUDOUZE.



DÉPART DE SERBES POUR SALONIQUE



CETTE CARTE MONTRÉE LA LONGUEUR ET LES DANGERS DU TRAJET POUR LE TRANSPORT DE L'ARMÉE SERBE DE CORFOU À SALONIQUE

SUR LE FRONT DE LA SOMME



Après la victoire, un officier inspecte les ruines d'un village que nos poilus viennent d'arracher à l'ennemi. Il est nécessaire de se rendre compte des dégâts causés dans cette agglomération par les obus, aussi bien que des ressources que peuvent offrir ces pans de murs, ces décombres pour une organisation défensive éventuelle.



Les bœufs rendent d'inappréciables services sur le front. Aptes à toutes les corvées, ils vont dans les tranchées porter des vivres à nos troupes et en rapportent des blessés. Ou bien, comme ceux-ci, ils sont employés au déblayage de quelque localité récemment conquise. Dans le médaillon : un général donnant du feu à un poilu, exemple de la fraternité d'armes qui règne dans notre armée.

LA BATAILLE VUE EN AÉROPLANE



Service photographique de l'armée, section photo aérienne.

Cette photographie, prise en aéroplane au cours d'une de nos attaques sur la Somme, complète celles que nous avons publiées dans notre dernier numéro ; elle nous fait assister à l'arrivée de nos renforts par les tranchées que nous avons enlevées à l'ennemi ; à droite, l'entrée des abris ; de ci de là, des piquets qui soutenaient les fils de fer barbelés ; partout le terrain criblé de trous d'obus.

LE LANCEMENT D'UN NOUVEAU PAQUEBOT FRANÇAIS



Le "La Pérouse" prêt à prendre le large : au premier plan, l'extrémité du ber sur lequel il a glissé. Dans le médaillon : manœuvre du frein hydraulique, la dernière du lancement.

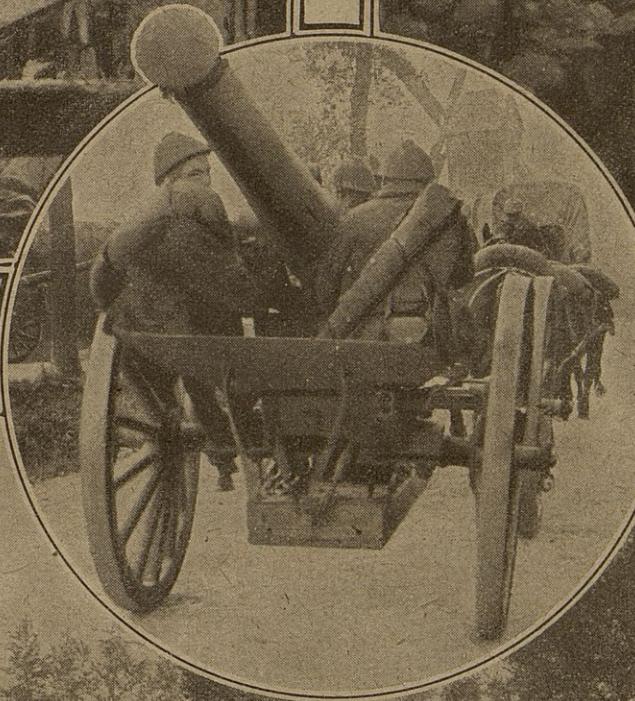
Malgré la guerre, nos constructeurs navals se signalent par leur activité. Les Chantiers de France viennent de lancer le « La Pérouse », paquebot de 157 mètres de long, et cette photographie en a été prise au moment où ce beau vaisseau prend possession de son élément. Construit suivant les plus récents progrès de l'architecture navale, il fera honneur au pavillon français qui flotte à sa poupe.

AVEC L'ARMÉE BELGE EN CAMPAGNE



Les devoirs du service n'empêchent pas les artistes de songer à leur art. Celui-ci profite d'un moment de repos pour enrichir son album de quelques croquis.

La nature cache promptement les ruines sous la végétation. A l'abri de cette brousse, un officier de liaison peut remplir sa mission sans être aperçu.



La vaillante armée belge reconstituée, parfaitement équipée et entraînée, possède une artillerie superbe, dont les communiqués quotidiens nous font connaître l'utilisation. Sans répit elle travaille à ruiner les organisations défensives de l'ennemi en face de son secteur. Voici un échelon d'une de ses batteries de 120 se rendant en première ligne. Dans le médaillon : une pièce de 120 long.

LA RENAISSANCE DU JOUET FRANÇAIS



L'exposition ouverte au Musée des Arts décoratifs a pour but de montrer que nos petits fabricants sont capables de produire des jouets supérieurs à ceux dont les Boches nous inondaient naguère. On en jugera par ces quelques spécimens. Les poilus ont été dessinés par Albert Guillaume ; les animaux par Benjamin Rabier. On remarque beaucoup de jouets fournis par la province. Le village du haut n'est rien moins qu'un paysage d'Auvergne. En bas, par contre, c'est un coin de Paris : la place du Delta, par G. Simon et André Roll.



PAR GEORGES LE FAURE

CHAPITRE VI (Suite)

NUIT D'HORREUR

Le lendemain, après une nuit entrecoupée de cauchemars, Fridette fut éveillée en sursaut par le bruit, sur les marches de l'escalier, des lourdes chaussures d'André qui, cependant, descendait avec toutes les précautions possibles pour alléger sa marche...

Avant qu'elle se fût levée, la porte du chalet, entr'ouverte sans bruit, laissait se glisser au dehors les deux excursionnistes...

Un peignoir jeté en hâte sur ses épaules, elle ouvrit sa fenêtre.

— Bonne promenade, fit-elle.

Déjà, ils étaient à quelque distance : ils se retournèrent et agitèrent la main au-dessus de leur tête...

Elle cria :

— Prenez Fellow avec vous !...

Et, sans tenir compte du geste de dénégation de M. Heldrick, elle s'en fut ouvrir la porte au chien qui se rua dans l'escalier en poussant un aboi sonore...

Quelques bonds le firent les rattraper au tournant du sentier et elle eut le temps d'apercevoir André penché vers l'animal et le flattant doucement...

Ensuite ils disparurent : mais longtemps après retentit encore à son oreille la voix de Fellow faisant sonner les échos de la montagne...

**

La journée s'était écoulée morne et désespérément longue pour la jeune fille : c'était la première fois, depuis la mort de son père, que les circonstances la mettaient seule, face à face avec ses souvenirs et son chagrin...

Un à un, elle s'était remémoré dans tous leurs détails les événements douloureusement tragiques auxquels elle avait été mêlée depuis plusieurs semaines, et les sombres pressentiments, qui l'avaient agitée si péniblement la veille, l'avaient assaillie, le soir venu, avec plus de force encore...

Vainement, avait-elle tenté de se raisonner, de se démontrer l'inanité de semblables papillons noirs, s'efforçant de les chasser au loin : c'était autour d'elle comme une brume de poix dans laquelle elle s'enlisait à chaque instant davantage, au fur et à mesure que s'écoulaient les heures...

Enfin, avec une répugnance qu'elle avait eu grand'peine à surmonter, elle s'était mise au lit...

Mais le sommeil l'avait fuie : une à une, elle avait entendu sonner les heures à la grande horloge de bois dont le balancier troubrait seul le silence de la salle du rez-de-chaussée...

Enfin, de lassitude, elle avait fini cependant par céder au sommeil...

Brusquement, elle s'éveilla et, d'un mouvement machinal, dressée sur son séant, tenait l'oreille...

Sur le sol durci du sentier, devant le chalet, un pas lourd venait de résonner...

Puis, ce fut le bruit d'une clé que maladroitement on cherchait à introduire dans la serrure...

Aussitôt, elle eut l'instinct d'un accident survenu aux excursionnistes et qui les ramenait plus tôt qu'il n'avait été prévu...

Le cœur étreint par l'angoisse, elle sauta à bas du lit et courut à la fenêtre qu'elle ouvrit violemment...

Au-dessous d'elle, dans l'obscurité profonde, se dessinait une silhouette, immobile sur le seuil.

— C'est vous, monsieur Routier ? interrogeait-elle d'une voix hésitante...

La silhouette, au même moment, ouvrait la porte qui, presque repoussée brutalement, claqua...

La jeune fille sortit alors de sa chambre et, penchée sur la rampe de l'escalier, répéta sa question...

Alors, une voix rude, qu'elle eut grand'peine à reconnaître, répondit :

— Non... c'est moi... Heldrick... Ne vous dérangez pas...

Elle faillit pousser une exclamation de terreur, tellement ses pressentiments la saisirent à la gorge...

Ce n'était pas M. Routier !... Pourquoi n'était-ce pas lui ?...

Vivement, de ses mains tremblantes, elle se vêtit sommairement et descendit l'escalier...

Il fallait qu'elle sût le motif de ce retour inattendu et de l'absence du compagnon de M. Heldrick.

Celui-ci, au moment où elle apparaissait sur le seuil, lui tournait le dos : debout devant le buffet, il avalait un grand verre d'eau-de-vie qu'il venait de se verser...

Brusquement retourné, il considéra un moment la jeune fille d'un air singulier et balbutia :

— Vous m'excuserez... Mais il fait un tel froid dans la montagne que, vraiment, j'avais besoin de me réchauffer...

D'un geste las, il avait laissé glisser sur le plancher la lourde charge qu'il portait sur le dos : déjà dans un coin se trouvaient son piolet et sa carabine, déposés en entrant...

Et il demeura là, regardant la jeune fille avec des regards étranges que paraissait troubler déjà la lampée d'alcool qu'il venait d'avaler d'un trait... Puis, comme gêné par la stupeur de Fridette, il détourna la tête...

— Vous êtes seul ? interrogea-t-elle... et M. Routier ?... et le chien ?...

Il s'assit lourdement, les jarrets comme subitement coupés :

— M. Routier m'a quitté... oui... il a voulu, malgré mes avis, pousser jusqu'à un passage dangereux en cette saison, à cause des avalanches... Et, ma foi, comme je n'ai pas pu lui faire entendre raison, je l'ai laissé agir à sa guise...



— Vous n'auriez pas dû vous séparer de lui ! clama-t-elle, affolée...

M. Heldrick, chez lequel, sous l'influence de l'alcool une certaine excitation commençait à se manifester, asséna sur la table un coup de poing violent et gronda :

— Qui vous dit que je l'ai abandonné ?...

C'est lui, au contraire, qui m'a quitté... Moi, je l'ai attendu pendant onze heures, au risque de périr de froid, à l'endroit où nous nous étions quittés... Au bout de ce temps, comme je gagnais la mort au milieu de la neige, je suis revenu... pensant d'ailleurs qu'il s'était débrouillé tout seul et que je le retrouverais ici...

Sa réponse sentait l'insincérité et, comme le regard de la jeune fille pesait à nouveau sur lui, pour faire diversion, il empoigna la bouteille d'eau-de-vie et se versa une nouvelle rasade qu'il lampa d'un trait.

— Bast, fit-il, ne vous inquiétez pas... Il reviendra...

Il se leva péniblement, titubant presque car l'alcool, tombant dans son estomac vide, avait produit un effet quasi foudroyant, et elle le regardait en silence traverser avec peine la salle.

— Bonsoir, bafouilla-t-il, je vais me coucher...

Il avait gagné sa chambre dont, maladroitement, il réussit à ouvrir la porte et il disparut avant qu'elle eût eu la présence d'esprit de lui demander de plus amples explications...

Alors, elle remonta l'escalier, à regret, les jambes lourdes, la poitrine étreinte, et longuement, longuement, avant de s'endormir, elle agita dans son cerveau les différentes éventualités qui pouvaient se présenter.

Assurément, les choses avaient pu se passer comme lui avait succinctement raconté M. Heldrick, et André,

victime de son imprudence, avait pu, s'étant égaré dans la montagne, avoir été contraint d'accepter l'hospitalité dans quelque étable... Aussi convenait-il de ne rien mettre au pire et d'attendre au lendemain pour permettre à l'excursioniste de rallier le chalet de la Weisse Frau...

Ce sont là incidents qui se voient fréquemment en montagne, et Fridette en était trop avertie pour s'émotionner outre mesure, lorsque la réflexion eut atténué la première impression — franchement mauvaise — qu'avait produite sur elle l'attitude du Hollandais... Et elle se réservait de l'interroger plus longuement le lendemain, lorsqu'il aurait ses esprits.

Mais au matin, lorsqu'elle descendit, M. Heldrick n'était plus au chalet...

D'ailleurs, il était tard : s'étant endormie fort avant dans la nuit, la jeune fille avait fait la grasse matinée et elle supposa qu'inquiet, lui aussi, M. Heldrick avait dû aller à la recherche de son compagnon...

Ce fut dans l'attente de son retour que s'écoula la journée, plus longue, plus morne que la précédente, alourdie en outre par l'angoisse, plus poignante au fur et à mesure que s'écoulaient les heures...

Le soir tomba, et les étoiles s'allumèrent une à une au ciel, la lune monta à l'horizon et rien... personne...

Alors, ce fut la pleine nuit, et, incapable de se mettre au lit, Fridette, accoudée à sa fenêtre, guetta les bruits mystérieux de la montagne...

Comme onze heures sonnaient à l'église de Kandersteg, il y eut au loin, sur le sentier qui descendait du Grosshorn, un bruit de pas claquant sur le sol durci...

Un espoir gonfla le cœur de la jeune fille... dont les regards se braquèrent sur le point où le sentier fait un coude brusque et d'où seulement se pouvaient apercevoir les nouveaux arrivants...

Une seule silhouette apparut... et cette silhouette n'était pas celle qu'elle attendait...

Cramponnée à la barre d'appui, c'est à peine si elle eut la force de demander, quand M. Heldrick atteignit le seuil du chalet :

— Pas de nouvelles ?...

Il ne répondit même pas et entra, faisant claquer la porte derrière lui...

Interdite, elle s'apprétait à descendre l'interroger lorsqu'elle entendit un double tour de clé claquer dans la serrure, lui démontrant ainsi l'inutilité de toute tentative de conversation...

Elle demeura là, comme figée, n'osant faire un mouvement, et voilà qu'en bas les lourdes chaussures de M. Heldrick se mirent à battre le plancher de la salle basse, et cette promenade ininterrompue, au milieu du grand silence de la nuit, prenait une allure tellement impressionnante, tellement sinistre qu'elle n'osait plus bouger...

Oui... oui... Elle avait peur... peur terriblement, irrationnablement !...

Au point qu'ayant, sur la pointe des pieds, gagné un fauteuil, elle s'y blottit, ayant fini par mettre ses mains sur ses oreilles, pour fuir ce martelage hallucinant, odieux...

Brusquement, il cessa et, pendant un long moment, un silence de plomb enveloppa le chalet...

Puis s'entendit un grincement produit par les pieds d'un siège qu'on repoussait pour se lever.

Le Hollandais allait-il donc recommencer son impressionnante promenade ?...

Non ; tout doucement, l'oreille de Fridette surprit sa marche glissante sur le plancher de la salle ; ensuite, avec mille précautions, la clé crissa dans la serrure et la porte de la salle tourna sur ses gonds avec un petit bruit particulier que la jeune fille connaissait bien.

Fridette, redressée, écoutait les pas feutrés qui maintenant gravissaient l'escalier : le buste penché en avant, les yeux fixes, elle eut voulu pouvoir de ses regards traverser l'épaisseur des planches pour suivre dans son ascension celui qui montait...

C'est à elle qu'il en avait !... Elle en avait le pressentiment et elle se bâillonna instinctivement les lèvres pour retenir le cri d'angoisse prêt à en jaillir...

Maintenant, il était sur le palier !...

La jeune fille se souvint alors que, la veille, elle avait — tellement était grand son trouble — oublié sa clé à l'extérieur de la serrure...

Elle était donc à la discréption du visiteur !...

Mais, subitement, elle se souvint que sa porte était munie d'un verrou et, ses pieds nus glissant sur le plancher sans bruit, elle gagna la porte ; alors, silencieusement, elle poussa le verrou...

Il était temps : sur le palier, l'autre approchait et, retenant sa respiration, elle attendit le moment où le visiteur l'aît constaté l'utilité de sa tentative...

Un long moment, il s'immobilisa, tout contre la porte, cherchant sans doute à s'assurer si elle dormait...

Puis, tout à coup, à sa grande surprise, elle perçut le délicat bruit de la clé dans la serrure...

M. Heldrick venait de l'enfermer !...

Ensuite, à pas de loup, comme il l'avait monté, il redescendit l'escalier...

Et elle demeura là, sans souffle, sans mouvements, faisant appel à toute sa volonté pour dompter l'épouvante qui, de seconde en seconde, la gagnait davantage...

(A suivre.)



Dans le médaillon : le grand poète belge Emile Verhaeren, mort accidentellement à Rouen. — A gauche : le restaurant coopératif de guerre de Billancourt. — A droite : M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat des munitions, inaugure ce restaurant.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONT RUSSE. — Dans tous les secteurs, du 23 au 29, la guerre s'alimente de petites affaires : escarmouches entre détachements, coups de main sur des tranchées, etc. Là comme chez nous, c'est l'artillerie et l'aviation qui, en ce moment, donnent le plus. C'est seulement le 29 que se produisent quelques faits intéressants. Dans les Carpates boisées, nos alliés s'emparent de différentes hauteurs à l'ouest de Wotrotchi et au sud-ouest de Wakarka, ainsi que d'une série de collines au sud de Kirlibaba. Le 30, ils occupent le mont Rourarouka, au sud-ouest de Wakarka. En ces deux jours, ils ont fait un millier de prisonniers et capturé un matériel assez important. Cette poussée commence à inquiéter les Austro-Allemands opérant contre la Roumanie du Nord, mais elle n'est pas de nature à modifier rapidement le cours des événements qui se déroulent dans le Sud.

FRONTS ROUMAINS. — La situation en Roumanie, au 30 novembre, est assez grave. Nos alliés ont bien réalisé quelques progrès dans les vallées du Buzeu et de la Prahova, mais ces petits succès n'améliorent guère leurs affaires générales. Sur les autres fronts, ils ont résisté bravement aux efforts combinés des armées de Falkenhayn et de Mackensen, qui ont envahi leur pays par le Sud-Ouest et le Sud. Ils n'étaient pas en force pour tenir devant cette ruée : ils ont donc reculé de jour en jour, tout en conservant leur liberté de mouvements. Leur retraite s'effectue sur le camp retranché de Bucarest qui leur offre des ressources défensives sérieuses. Le siège du gouvernement a été transféré à Jassy. La population a été invitée à évacuer la capitale. Aux dernières nouvelles, les Austro-Allemands étaient parvenus d'une part à Pitesci, d'autre part à Comana : ils avaient devant eux le cours de l'Arges qui peut être une bonne ligne de résistance ; leur aile droite semblait devoir orienter sa marche vers Ploesci, comme pour envelopper Bucarest par le Nord. La ligne austro-allemande forme donc, entre le sud et le nord-ouest de Bucarest, un arc dont l'Arges serait la corde et dont plusieurs points sont à portée des canons des forts du camp retranché, lesquels sont, paraît-il, des pièces très modernes.

Le camp retranché de Bucarest embrasse une très vaste superficie. Il est limité par une ceinture de forts comprenant 18 ouvrages principaux et de nombreux ouvrages intermédiaires, et longue d'environ 80 kilomètres. Les forts sont situés à une moyenne de 12 kilomètres du centre de la ville ; ils sont reliés entre eux par un chemin de fer circulaire qui peut recevoir des affûts-

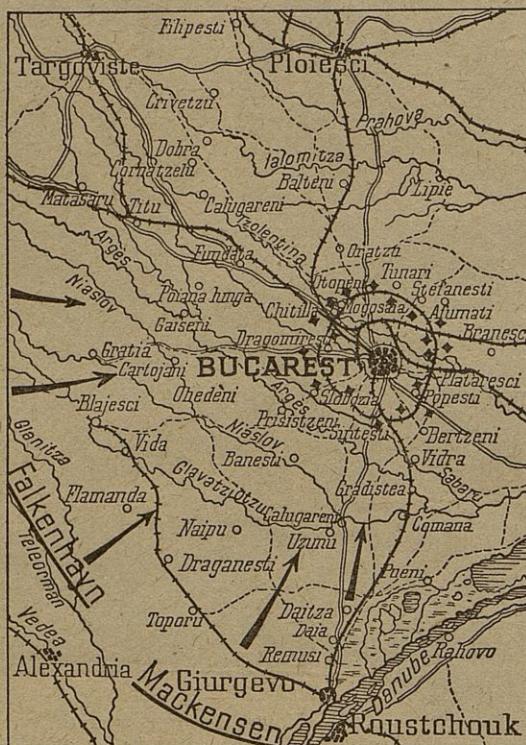
trucks : les principaux sont cuirassés et munis de coupoles ; ils passent pour des constructions très fortes ; le général Brialmont, qui traça le plan de ce camp retranché, a envisagé le rôle qu'il devrait jouer en cas d'invasion par la Transylvanie, la Moldavie ou la Bessarabie. Jusqu'à preuve contraire, on doit considérer ces défenses de Bucarest comme de premier ordre ; mais on ne doit pas oublier qu'elles ont été conçues et exécutées alors que l'on ne soupçonnait pas la puissance à laquelle pourrait être portée l'artillerie lourde, non plus que les méthodes de guerre actuellement pratiquées. Nos alliés paraissent décidés à défendre leur capitale. L'évacuation de la ville par la population civile a eu surtout pour but de la soustraire aux dangers que lui faisaient courir les incursions incessantes des aéroplanes ennemis, qui ont déjà causé beaucoup de dégâts et fait de nombreuses victimes. Il est certain que, dans des circonstances aussi tragiques, l'appui de la Russie ne fera pas défaut à nos amis, qui ont déjà reçu d'elle un large concours ; malheureusement l'insuffisance des moyens de communication retarde beaucoup l'arrivée des secours nécessaires. On annonce que le grand-duc Nicolas, qui commandait les armées du Caucase, aurait reçu le commandement des forces russes sur le front moldo-valaque. S'il en est ainsi, il y a beaucoup à espérer des qualités de décision et des capacités dont ce général a fait preuve en Asie.

FRONT DE MACÉDOINE. — Le temps a été très mauvais sur tout le front, et les opérations s'en sont ressenties. Cependant, la région de Monastir a vu les alliés réaliser de nouveaux progrès. Après la chute de cette ville, les Germano-Bulgares se sont repliés au Nord, jusqu'en avant d'une ligne de positions naturelles qu'il devait leur être facile de défendre. On les refoule peu à peu sur ces positions. A l'ouest de Monastir, le 24, les Italiens leur prenaient Nizopole ; le 24, encore, sur la rive droite de la Tcherna, les Serbes leur prenaient Budimirca. Le 27, nos propres troupes, des zouaves, leur enlevaient la cote 1030 entre Paralovo et Makovo, un des principaux obstacles barrant encore l'accès de la plaine entre Monastir et Prilep. Tous ces points ont été depuis quelque peu dépassés.

Les autorités serbes se sont installées à Monastir. La population manifeste une joie sincère d'être enfin libérée du joug bulgare, qui était très dur. D'ailleurs, les Bulgares ont procédé là comme leurs associés les Boches procèdent en Belgique et dans le nord de la

France : en quittant la ville, ils ont emmené un grand nombre de citoyens, et emporté tout ce qu'ils ont pu. Dans toute la région, ils ont fait main basse sur tout ce qui pouvait servir à la nourriture de leurs troupes. Aussi la détresse y était-elle grande lorsque les alliés y arrivèrent. Dans certains villages, les habitants n'avaient pas vu de farine depuis plusieurs mois.

Les alliés, à peine arrivés, durent assurer leur subsistance.



L'AVANCE ENNEMIE VERS BUCAREST
(au 30 novembre 1916)

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primes encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons est faite successivement par réseau. (La série en cours concerne les lecteurs du réseau Paris-Lyon.)

LE PAYS offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

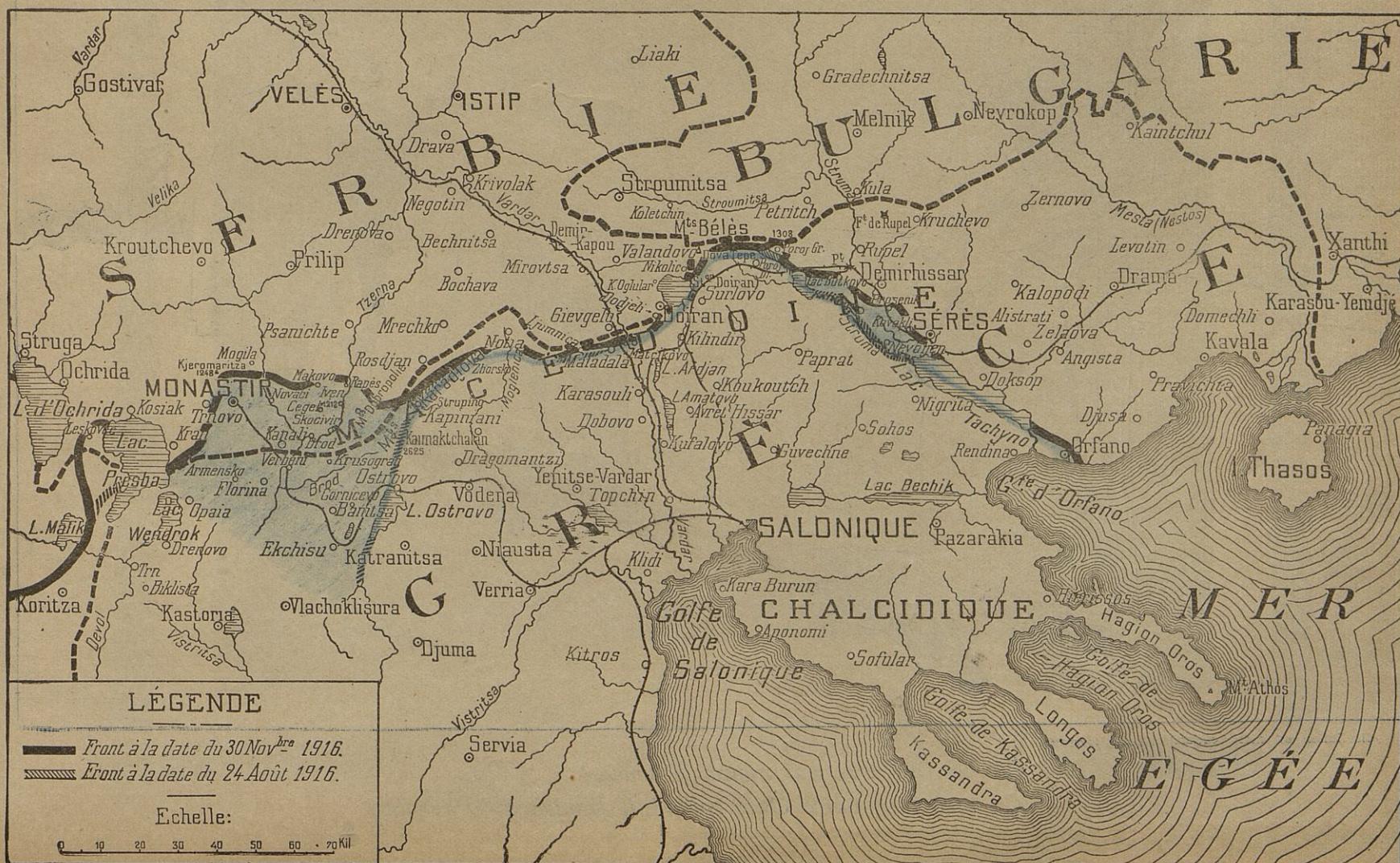
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 111, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 10 et intitulé : « Nos fantassins utilisent les trous d'obus. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS



La Guerre en Caricatures



— Vas-y... blesse-le pour de vrai... n'aie pas peur,
j'ai chipé la teinture d'iode de maman !



— C'est comme c't'emprunt, encore une belle bla-
gue ! Moi qui t'parle, j'y suis allé pour emprunter...
eh ben ! ils m'ont foutu à la porte !



« Le Kaiser est encore enrhumé ! » Les journaux.

— Ça lui fait très mal quand il tousse !
— Ça sera bien autre chose quand il faudra qu'il crache !